

d'homonymes (*P. Sorb.* inv. 2069 verso = *P. Reinach* 2069 ; III<sup>e</sup> s.). Un papyrus (*P. Amh.* II 26 ; III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> s.) contenant la traduction latine de la fable 16 de Babrius présente un exemple de composition en prose, étudiée par J.N. Adams, *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge, 2003, p. 725-750. On trouve deux spécimens d'alphabets : *P. Oxy.* X 1315 (V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s.) présentant un alphabet en capitales et un en minuscules, suivis par un vers de Virgile (*Én.*, IV 129), et *O. Max.* inv. 356 (I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> s.), un ostracon portant un alphabet avec le nom des lettres. Une section est réservée aux textes translittérés (le latin est en caractères grecs). On y trouve trois exemples papyrologiques : manuel de conversation trilingue latin-grec-copte (*P. Berol.* inv. 10582 ; VI<sup>e</sup> s.), glossaire translittéré sur la terminologie militaire (*P. Strasb.* inv. G 1173 ; III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> s.), glossaire translittéré sur les légumes et les noms de poissons (*P. Oxy.* XXIII 2660 ; I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> s.). La section 8 rassemble des textes accompagnés de la version grecque, c'est-à-dire selon la disposition antique : *colloquium Stephani*, *colloquium Celtis*, histoires tirées de la guerre de Troie, fables d'Ésope, traité sur la manumission, les trois passages tirés des *Hermeneumata Leidensia*, la première catilinaire de Cicéron (*P. Rain. Cent* 163 ; IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> s.), l'*Énéide* de Virgile (*P. Berol.* inv. 21138 A-B [BKT IX 39] ; IV<sup>e</sup> s. – Palimpseste Ambrosien L 120 sup. ; IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> s.), modèles de lettres (*P. Bon.* 5 ; III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> s.), manuel latin-grec-copte (*P. Berol.* inv. 10582 ; VI<sup>e</sup> s.), l'explication des accents par Dosithée (*de accentibus*), l'explication de l'alphabet par le même Dosithée (*de litteris*), liste translittérée de conjugaisons (*P. Strab.* inv. G 1175 ; III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> s.), section de glossaire sur les relations de parenté (*de cognatione*) (*Hermeneumata Leidensia*), glossaire translittéré sur les divinités (*P. Mich.* inv. 2458 ; II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.), un glossaire translittéré sur les épices (*P. Strasb.* inv. G 1173 ; III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> s.). Pour finir, le recueil présente des textes en *scriptio continua* : la préface de la « généalogie d'Hygin » (*Hermeneumata Leidensia*), histoire sur la guerre de Troie (*Hermeneumata Leidensia*), chapitre de Charisius sur le participe. L'ouvrage est complété par un tableau synoptique reprenant les textes destinés à l'apprentissage du latin (papyrus et textes parvenus par la tradition manuscrite médiévale) et par une bibliographie sommaire. Cinq illustrations (manuscrits et papyrus). – L'ouvrage sera utile non seulement pour l'histoire de l'enseignement, mais aussi pour l'étude du latin, car ces textes sont rédigés non pas en latin classique, mais dans une langue que les spécialistes appellent aujourd'hui « sub-standard ».

Bruno ROCHETTE

Philip FORD, Jan BLOEMENDAL & Charles FANTAZZI (Ed.), *Brill's Encyclopaedia of the Neo-Latin World*. Leiden – Boston, Brill, 2014. 2 vol. reliés, XLIII-1245 p. avec ill. (THE RENAISSANCE SOCIETY OF AMERICA. TEXTS AND STUDIES SERIES, 3). Prix : 445 €. ISBN 978-90-04-26572-1.

Sarah KNIGHT & Stefan TILG (Ed.), *The Oxford Handbook of Neo-Latin*. Oxford, Oxford University Press, 2015. 1 vol. relié, xv-613 p. Prix : 125 £. ISBN 9780199948178.

Victoria MOUL (Ed.), *A Guide to Neo-Latin Literature*. Cambridge, Cambridge University Press, 2017. 1 vol. relié, xxvii-488 p. Prix : 84,99 £. ISBN 9781107029293.

Depuis un demi-siècle environ (le premier congrès international d'études néo-latines a eu lieu en 1971 à Louvain), le monde académique a redécouvert l'immense corpus méconnu de ce que l'on appelle les auteurs « néo-latins » – c'est-à-dire les auteurs écrivant en latin classique de Pétrarque à nos jours, et principalement dans la période comprise entre le début du xv<sup>e</sup> et la fin du xvii<sup>e</sup> siècle. Pendant longtemps, le principal ouvrage de référence usuel pour le domaine des études néo-latines a été le *Companion to Neo-Latin Studies* de Jozef IJsewijn et Dirk Sacré (dont la seconde édition entièrement révisée est parue en 1990 pour le tome 1, en 1998 pour le tome 2, dans les *Supplementa Humanistica Lovaniensia*, dont ils constituent les numéros 5 et 14). Ces dernières années sont parus coup sur coup trois nouveaux ouvrages : la *Brill's Encyclopaedia of the Neo-Latin World* (2014), l'*Oxford Handbook of Neo-Latin* (2015) et le *Guide to Neo-Latin Literature* des presses universitaires de Cambridge (2017). L'objectif de ce compte rendu est de faire le point sur cette nouvelle génération de manuels des études néo-latines, et de préciser ce que chacun a à apporter. Précisons d'abord que tous ces ouvrages sont entièrement rédigés en anglais, un choix linguistique qui devrait leur assurer une diffusion optimale. Les trois initiatives rassemblent principalement des chercheurs du monde anglophone (îles britanniques, États-Unis, Canada), avec également une bonne représentation des chercheurs louvanistes (Leuven, berceau des études néo-latines, en reste en effet aujourd'hui encore l'un des centres majeurs) ; on retrouve aussi un certain nombre de chercheurs néerlandais dans la *Brill's Encyclopaedia* (coéditée par Jan Bloemendal du Huygens Institute de La Haye) et de chercheurs du monde germanophone dans l'*Oxford Handbook* (coédité par Stefan Tilg de l'Université de Fribourg). L'expertise de ces contributeurs dans leur domaine de recherche est absolument indéniable. On peut toutefois regretter, d'une part les fréquents recoupements entre les équipes mobilisées pour ces trois ouvrages (j'ai compté pas moins de 24 doubles participations), et d'autre part la très faible présence des chercheurs des écoles française et italienne (pourtant particulièrement nombreux, dynamiques et productifs dans le domaine néo-latin). Ce déséquilibre est heureusement partiellement compensé par les bibliographies d'orientation données dans les trois ouvrages, qui, sans se limiter aux titres anglais, donnent un aperçu de la littérature secondaire récente dans les principales langues d'Europe. Les manuels de Cambridge et d'Oxford se présentent tous deux comme des volumes assez maniables en termes de format et d'épaisseur (moins de 500 pages pour le premier, un peu plus de 600 pour le second). Leur contenu est présenté (dans l'introduction du *Guide to Neo-Latin Literature*, p. 1) comme complémentaire, le partage résultant d'une concertation entre les deux équipes : le manuel de Cambridge est ainsi davantage centré sur des questions littéraires (la majeure partie du volume est de fait consacrée à une présentation des genres littéraires néo-latins), tandis que celui d'Oxford se veut plus général, présentant une division en trois grandes parties abordant successivement les questions linguistiques et littéraires (y compris les genres), les contextes culturels (question de formation scolaire et universitaire, de paysage intellectuel, de religion, de politique, de genre, de statut social...) et enfin la distribution du corpus néo-latin par zone géographique. La *Brill's Encyclopaedia* est quant à elle plus imposante et, comme le titre l'indique, plus encyclopédique : elle comprend deux volumes, une massive *Macropaedia* de 900 pages comprenant des chapitres organisés de manière thématique (avec douze grandes

parties : I. Language and Education ; II. Latin and Printing ; III. Latin and the Vernacular ; IV. Neo-Latin Literature (approche par genres) ; V. Latin and the Arts ; VI. Latin and Philosophy ; VII. Latin and the Sciences ; VIII. Latin and the Church ; IX. Latin and Law ; X. Latin and the New World ; XI. The Twilight Years (c'est-à-dire la période de 1700 à nos jours) et XII. History of Neo-Latin Studies), et une petite *Micropaedia* (un peu plus de 300 pages) rassemblant des notices (sur des thèmes plus ciblés et des auteurs majeurs) classées par ordre alphabétique. Les trois ouvrages fournissent, pour les différents thèmes traités, des états de la question plus ou moins détaillés assortis de bonnes bibliographies d'orientation. Signalons que le manuel de Cambridge est aussi disponible sous forme d'eBook, et que le contenu des deux autres est accessible en ligne moyennant souscription (sur Brill Online et Oxford Handbooks Online). De manière générale, l'organisation d'ensemble des trois volumes et leur division des matières est largement inspirée du *Companion* d'IJsewijn et Sacré. Celui-ci comprenait (dans sa seconde édition) deux volumes, le premier consacré à l'histoire et à la diffusion de la littérature néo-latine (avec principalement un panorama géographique, retraçant la présence du néo-latin sur les cinq continents), et le second dédié aux questions littéraires, linguistiques, philologiques et éditoriales (avec les deux tiers du volume consacrés aux genres littéraires – en ce compris la prose scientifique et académique –, et le tiers restant, à des questions de langue et de style, d'édition textuelle et d'histoire des études néo-latines). L'approche par zone géographique a été reprise, nous l'avons vu, dans le manuel d'Oxford (qui consacre des chapitres à l'Italie, la France, les îles britanniques, les pays germanophones, la péninsule ibérique, les anciens Pays-Bas, la Scandinavie, l'Europe de l'Est et centrale, l'Amérique latine, l'Amérique du Nord et l'Asie). Au sein de la *Brill's Encyclopaedia*, c'est dans la petite *Micropaedia* qu'il faut aller rechercher l'aperçu géographique du phénomène néo-latin, à travers des notices classées (de manière assez peu intuitive) à la lettre N, leur titre commençant tous par les mots « Neo-Latin literature » suivis du nom de la zone considérée : Balkans, Bohême, îles britanniques, France, régions allemandes, Hongrie, Italie, anciens Pays-Bas, pays nordiques, empire Ottoman, Pologne, Portugal, Slovaquie et Espagne. Les notices de la *Brill's Encyclopaedia* sont assez brèves, visant simplement à donner un premier aperçu du domaine. Les chapitres du manuel d'Oxford sont plus fournis et conséquents, et livrent au lecteur une précieuse bibliographie d'orientation rassemblant les titres les plus récents (la plupart des titres suggérés datent des années 1990-2000). Pour le chercheur s'intéressant à une région particulière, le vieux *Companion* reste toutefois précieux et inégalé dans le panorama raisonné qu'il donne des principaux outils bibliographiques (incluant aussi des ouvrages usuels parfois déjà anciens mais toujours utiles, comme les biographies nationales, les prosopographies, les répertoires, les anthologies, les recueils d'inscriptions...). Quant à l'approche par genre littéraire, nous avons vu qu'elle a été reprise dans les trois ouvrages traités. Si nous comparons leurs tables des matières, nous constatons une grande unanimité dans le choix des genres traités qui correspondent aux principaux genres de la littérature latine antique et sont restés de fait la base de la production littéraire néo-latine : en poésie, il s'agit des genres épique, didactique, bucolique, satirique, épistolaire, lyrique, élégiaque et épigrammatique (Brill y ajoutant un genre chrétien, la paraphrase de psaume) ; au théâtre, de la tragédie et de la comédie ; en prose, de l'éloquence, l'histoire, l'épistolographie, la prose de fiction et la satire en prose (Brill ajoute le genre

« absent mais omniprésent » de l'essai ; Cambridge consacre un chapitre au dialogue, et Oxford au « political advice ». Notons que la *Brill's Encyclopaedia*, outre le traitement raisonné des genres dans la partie « Neo-Latin Literature » de la *Macropaedia*, propose aussi quelques notices génériques supplémentaires (sur la poésie de circonstance, l'emblème, le centon...) dispersées au fil de la *Micropaedia*. La table des matières du *Companion* reste de loin la plus détaillée des quatre, dans son souci de rendre compte de la manière la plus exhaustive possible des genres pratiqués par les auteurs néo-latins. On y repère ainsi aisément quantité de genres mineurs, de genres post-antiques, de sous-genres ayant connu une expansion et/ou une transformation importante à l'époque considérée : citons par exemple l'hymne, l'emblème, la silve, le poème en hendécasyllabes, l'épithalame, l'*hodoeporicon*, la fable, la poésie macaronique, le récit autobiographique, les *colloquia scholastica*, les songes et utopies... Si bon nombre de ces genres sont en réalité bien pris en compte dans les manuels récents et peuvent être repérés via les index, il apparaît toutefois qu'il reste beaucoup à faire en ce domaine, ne fût-ce que pour comprendre en profondeur la terminologie générique touffue utilisée par les auteurs néo-latins eux-mêmes pour baliser leur production. Par contre, un atout notable de la recherche récente est de proposer une réflexion qui prend en compte les enjeux complexes de la généricité en littérature (en termes de processus de production et de réception des textes, de tradition et de renouvellement du champ littéraire – latin comme vernaculaire – et d'articulation de ce champ avec d'autres comme ceux de l'éducation, de la religion ou encore de la politique). La prose académique et scientifique formait la dernière sous-section des genres littéraires dans le *Companion*. Il faut rappeler à cet égard que le latin fut la langue principale des études universitaires dans l'Europe de la première modernité, et que, même en dehors des productions académiques à proprement parler, tous les ouvrages ambitionnant une vaste diffusion avaient régulièrement recours à la langue latine. La liste de disciplines et d'arts proposée dans la section « prose académique et scientifique » du *Companion* montre toute la variété des domaines qui ont pu être traités en latin à l'époque moderne : elle va de la philologie à la géologie en passant par le droit, la théologie, la musicologie, l'ethnologie ou encore les mathématiques. Les textes latins ainsi générés sont envisagés, dans les ouvrages de Brill et d'Oxford (le manuel de Cambridge se limitant aux productions « littéraires » au sens strict), non pas comme autant de genres d'écrits, mais au sein d'une approche plus globale d'histoire intellectuelle. Ainsi, les parties V à X de la *Macropaedia* de l'encyclopédie Brill sont consacrées respectivement aux usages du latin en lien avec : les arts ; la philosophie ; les sciences ; l'Église ; le droit ; le Nouveau Monde. Quant au manuel d'Oxford, il inclut dans la partie « cultural contexts » des chapitres sur le monde scolaire et universitaire, la philosophie, la science et la médecine (y compris dans leurs sources arabes) et la religion (humanisme biblique, catholicisme, protestantisme). De façon générale, la tendance est ainsi à replacer le phénomène néo-latin dans un paysage intellectuel et culturel marqué par différents courants (religieux, politiques, philosophiques, littéraires...). La place du latin, langue savante et toujours seconde dans la période envisagée, doit aussi être envisagée par rapport à une certaine stratification sociale et par rapport à l'usage concurrent de langues vernaculaires alors en pleine expansion. Ces thèmes, présents déjà mais de façon assez discrète dans le *Companion*, acquièrent une visibilité nouvelle dans les nouveaux manuels. Celui

d'Oxford se montre ainsi particulièrement attentif à la dimension sociale du phénomène, interrogeant l'accessibilité du latin en fonction du genre (*Gender* ; voir aussi la section « Women's Education » dans la première partie de la *Macropaedia* chez Brill) et du statut social. Le rapport du néo-latin avec les langues et littératures vernaculaires qui lui sont contemporaines fait quant à lui l'objet de chapitres conséquents dans la *Brill's Encyclopaedia* (partie III) et dans les manuels d'Oxford (« Neo-Latin Interplay with Other Languages ») et de Cambridge (« Neo-Latin Literature and the Vernacular »). Je termine enfin sur les problèmes plus concrets que posent les études néo-latines en termes d'exploitation des sources (manuscrits, éditions anciennes) et de principes d'édition textuelle. Ces questions sont utilement traitées dans le *Companion* (volume II, partie V), dans la *Brill's Encyclopaedia (Micropaedia, sub « Editing Neo-Latin Texts »)* et tout particulièrement dans le manuel de Cambridge (part IV : « Using Manuscripts and Early Printed Books » ; « Editing No-Latin Literature »). Au final, on ne peut que se réjouir de ces trois parutions qui, sans rendre le *Companion* obsolète, le mettent à jour, en rafraîchissent la bibliographie et replacent les études néo-latines dans la perspective des études les plus récentes en histoire culturelle, intellectuelle et littéraire de la première modernité. Espérons que ces ouvrages encourageront de nombreux jeunes chercheurs à se lancer dans ce domaine passionnant qui offre encore tant de champs à déchiffrer, et qui ne cesse de prouver que la maîtrise de la langue latine est décidément une ressource précieuse, non seulement pour l'étude de l'Antiquité classique, mais aussi pour celle des quinzième, seizième et dix-septième siècles européens, voire au-delà.

Aline SMEESTERS

Michel FEDERSPIEL, *Aristote. Du Ciel*. Texte introduit, traduit et commenté par M. F., mis à jour par Victor GYSEMBERGH, Préface d'Aude COHEN-SKALLI. Paris, Les Belles Lettres, 2017. 1 vol., 13,5 x 20,8 cm, XV-434 p. (LA ROUE À LIVRES). Prix : 23 €. ISBN 978-2-251-446365-3.

Ce livre ouvre une série de traductions de onze traités aristotéliens due à Michel Federspiel († 2013) et publiée à titre posthume. Il se démarque toutefois en ce qu'il est le seul à proposer un texte authentique d'Aristote, les dix opuscules suivants étant jugés apocryphes : *Problèmes mécaniques, Des lignes insécables* (paru en 2017) ; *Des couleurs, Des sons, Du souffle* (paru en 2017) ; *Du monde, Du vent, Des plantes* (paru en 2018) ; *Physiognomoniques, Histoires merveilleuses* (à paraître). C'est aussi le seul à déjà disposer de deux précédents : la traduction de P. Moraux (Les Belles Lettres 1965), puis celle de C. Dalimier et P. Pellegrin (Flammarion 2004). La version présentée ici constitue en quelque sorte une mise à jour de la première, mais destinée à un public plus érudit que la seconde. Dans l'introduction, après un résumé du traité, M. Federspiel le situe dans le champ scientifique, en examine la méthode, puis en évoque les principales lectures antiques (Théophraste et Straton, Xénarque, Philopon). Par rapport à ses deux prédécesseurs, ses apports consistent à rappeler que, dans sa tentative pour quantifier le mouvement, Aristote ne raisonne pas en termes de cinématique, même s'il décrit une relation entre la vitesse et le poids (*Du ciel*, II, 9, 290b21 ; III, 2, 301b4 ; *Phys.*, IV, 8, 215a31 et VI, 2, 233b19). Dans ces passages, écrit M. Federspiel (34), quand Aristote parle de vitesse, il traite en réalité « métaphoriquement » de distances.